

**PAGES
MANQUANTES**

Mysteria s. Rosarii.



Kunstverlag v. J. A. N. Henzger in Einsiedeln.

MARIE MÉDIATRICE DES HOMMES



ROIS OFFICES accomplis permettent de décerner à une femme la gloire de la maternité. On est mère quand on initie un être à la vie, quand on le confirme dans la vie et qu'on le dirige vers le terme de sa vie.

Marie a rempli vis-à-vis de nous les deux premiers actes de la maternité. Elle nous a initiés à la vie surnaturelle en recevant elle-même Notre-Seigneur pour nous, et elle nous a confirmés dans la vie au pied de la croix en s'associant à l'immolation que Dieu le Père faisait de son Fils. A ce double titre, elle est déjà notre mère et, n'eût-elle pas fait davantage, que nous devrions lui décerner ce nom. Mais elle fait plus, elle couronne l'accomplissement de son ministère en nous acheminant vers notre destinée.

La question que je me propose d'exposer est complexe ; elle contient, en effet, ces affirmations que Marie, du haut du ciel, peut quelque chose pour nous et qu'elle veut se servir de sa puissance en notre faveur.

Montrons d'abord que Marie peut nous conduire au salut en intercédant pour nous près de Jésus-Christ.

I

Que Marie puisse quelque chose pour notre salut, cela résulte de la double fonction qu'elle a remplie vis-à-vis de nous. C'est, en effet, une loi générale que les êtres se conservent par les causes qui les ont produits. La fleur est née sous l'action du soleil et des sucres de la terre ; n'est-ce pas cette double influence qui la conserve ? L'enfant naît au sein de la famille ; n'est-ce pas au foyer, aussi, qu'il trouve son développement ? et, en même temps que Dieu a

donné au père, dans son travail, le moyen de pouvoir le sustenter, il a donné au cœur de la mère, avec un flot d'amour, le flot de vie qui sera son premier aliment. Les âmes naissent à la grâce par le sacrement et le sacerdoce, et c'est sous cette double médiation qu'elles la conservent encore. Comment donc Marie eût-elle été étrangère à la vie de l'Eglise, puisque c'était d'elle que l'Eglise était née, puisque c'était en elle qu'elle avait été portée, unie qu'elle était à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, naissant et mourant pour elle.

Aussi, voyez pendant la période de sa vie mortelle dans laquelle Marie survit à son fils combien est intense son action sur l'Eglise naissante, comme elle contribue à la formation des âmes qui la composent.

L'Eglise naissante avait besoin, d'abord, d'un témoin qui enrichît le patrimoine oral des disciples et fondât la tradition des premières années. Marie fut ce témoin. Elle avait conservé dans son cœur tout ce qu'elle avait vu et entendu, *conservabat omnia verba hæc*. Elle avait médité ces choses dans le silence, mais l'heure était venue de parler ; et elle parlait. Elle initiait les Apôtres à tout ce passé, aux vertus, aux miracles, à tous les secrets divins dont elle et Joseph avaient été les seuls heureux spectateurs.

L'Eglise avait besoin d'une médiation efficace qui rattachât d'une manière plus parfaite le ciel et la terre, Jésus et son corps mystique demeuré sur la terre. Marie a été cette médiation. Elle l'a été par sa prière ; car, nous apprend la tradition, sa vie n'était qu'une contemplation perpétuelle de ce ciel qui lui avait ravi son trésor, mais où elle comptait le retrouver bientôt. Elle priait, non d'une prière égoïste, mais bien d'une prière généreuse. Elle demandait à son fils, par les liens qui l'attachaient à elle, d'accomplir dès maintenant sa promesse de ne pas laisser orphelins les disciples de sa loi, et de venir vers tous, comme il était venu vers ses premiers apôtres : *Non vos relinquam orphanos, veniam ad vos*.

Enfin, l'Eglise avait besoin d'un idéal dont la vue soutînt les pas encore chancelants de ses disciples, qui fût, dans une perfection plus voisine de l'homme, un type qu'ils pourraient reproduire. Marie a été cet idéal, idéal immaculé, qui, sans offrir les splendeurs effrayantes de la perfection divine, invitait à réaliser ses traits et à reproduire sa beauté.

Telle fut la vie de Marie, et c'est pourquoi nous la retrouvons au Cénacle, au milieu des Apôtres, de ceux qui, devaient être les propagateurs de la doctrine du Maître, Dieu l'ayant voulu, sans doute, pour nous indiquer qu'elle exerçait une influence active sur le monde. C'est pourquoi, aussi, tous furent convoqués à son lit de mort, dans un prodige touchant, comme pour témoigner, au nom de l'Eglise, de sa gratitude pour les bienfaits qu'elle en avait reçus.

Dès lors, n'est-il pas certain que, du haut du ciel, elle n'a pas discontinué sa tutélaire action et que son influence n'a pu que s'agrandir de la gloire même de sa puissance près de son fils ? L'histoire ne nous permet pas d'en douter. Voyons-le donc de tout près, en examinant la nature de l'influence qu'elle a exercée pendant tous les siècles, sur la vie de l'Eglise.

II

Après la persécution qui l'accueillit à sa naissance, l'Eglise a traversé trois phases, trois grandes épreuves : l'épreuve de l'hérésie, l'épreuve de l'abaissement de la vie morale et l'épreuve de l'agression contre son autorité. Eh bien ! n'est-il pas vrai que Marie nous apparaît, dans cette triple circonstance, présente et protectrice ?

La première épreuve de l'Eglise, ç'a été l'épreuve de l'hérésie. Il le fallait. L'Eglise ne pouvait pas, sans rencontrer d'ennemis, agrandir le dogme catholique, dont les éléments lui avaient été confiés dans l'Ecriture Sainte et la tradition : *Oportebat et hæreses esse*. Il fallait qu'elle rencontrât la négation, à l'encontre de ses affirmations. Aussi voyons-nous, pendant près de dix siècles, les hérésies succéder aux hérésies. Nestorius vient après Arius, Eutychès succède à Nestorius et Pélage à Eutychès. D'autres erreurs encore, moins célèbres, apportent leurs altérations à la grande doctrine catholique. Certes, le danger était pressant, et toute autre doctrine que celle de la vérité divine y eût succombé ! La doctrine catholique en a triomphé et l'on peut voir se formuler ses enseignements toujours semblables à eux-mêmes, dans ces sommes célèbres qui les résumaient pour l'éternité.

Mais quel a été, dans ces circonstances, le grand auxiliaire de l'Eglise ? Quel a été le point central autour duquel

ont gravité toutes les décisions de l'Eglise ? L'Eglise elle-même nous le dit : *Cunctas hæreses interemisti in universo mundo*. C'est Marie qui a détruit toutes les hérésies, parce que le dogme de la Maternité divine a été l'enseignement sur lequel tout reposait. Puisque Marie était mère de Dieu, son fils était donc Dieu, et non pas seulement semblable à Dieu ; et l'arianisme était renversé. Puisqu'elle était mère d'un Dieu, son fils était donc une seule personne et non pas deux ; donc Nestorius était réfuté. Puisque ce Dieu avait une mère, donc son fils n'était pas seulement Dieu, mais homme aussi ; ainsi Eutychès était terrassé. L'Eglise, dans ses conciles, repoussait donc en Marie les hérésies principales ; une grande joie éclate en tout l'univers. C'était le sens de l'importance de ces définitions qui se manifestait dans ces témoignages, dont nous-mêmes nous devons avoir récemment comme un lointain écho, au jour de la proclamation du dogme de *Marie Immaculée*.

L'Eglise traversa bientôt une seconde phase, la phase de la défaillance morale. Quand une doctrine élevée fait son apparition au monde, elle rencontre d'abord une sorte d'entraînement, d'adhésion profonde, puis la lassitude se produit et, peu à peu, elle est délaissée par beaucoup. Cela est vrai surtout, lorsqu'il s'agit d'une doctrine morale qui doit gouverner la vie. Ce qu'il y a en elle de beauté attire peut-être et séduit ; ce qu'il y a d'austère ne tarde pas à éloigner. Quelle que fût la Providence de Dieu sur l'Eglise, ce même phénomène, d'attraction d'abord, puis d'oubli, devait se produire. Plus on était près de Jésus-Christ, plus ses sublimes enseignements devaient être acceptés, en dépit de leur austérité. Puis il devait arriver qu'on les perdrait de vue, voire même qu'on les repousserait. Les éléments introduits dans la société chrétienne par l'adjonction des Barbares devaient amener une difficulté de plus. Ces races fortes, mais grossières, ne pouvaient manquer d'être réfractaires aux suaves et pures pratiques de l'Evangile. Ce fut aussi ce qui arriva. Et quand la paix a été introduite dans l'ordre de la doctrine, nous voyons la guerre s'allumer dans l'ordre pratique de la docilité à la législation du maître. Les saints peuvent pleurer sur les désastres des âmes et sur les ruines de la Jérusalem mystique profanée par l'infidélité de leurs enfants ; ils ont pu, comme autrefois Jérémie, s'écrier : *Quomodo sedet sola civitas plena populo ? . . . Jerusalem convertere ad Dominum Deum tuum*.

Dans cette seconde phase, Marie a-t-elle été étrangère à l'ensemble des remèdes qui ont amené la cessation de l'épreuve ? J'en serais étonné.

N'est-ce pas à cette heure, en effet, que ces grandes cathédrales qui s'appellent Notre-Dame de Chartres, de Paris, de Reims, jettent leurs fondements en France, et que le monde entier voit se dresser, en son honneur, des temples nombreux ? A cette heure que Marie se plaît à manifester sa protection ? N'est-ce pas alors, aussi, que son culte commence à se répandre, qu'il prend dans la liturgie une place plus considérable ? Était-il donc possible que celle qui apparaissait ainsi fût sans influence morale sur les âmes, que ce miroir de justice ne rayonnât pas en face des peuples ? Aussi les historiens sont-ils unanimes à lui attribuer une efficacité merveilleuse, à voir dans ce type parfait de beauté spirituelle sans cesse présenté aux regards de la foule comme un appel à faire taire les passions criminelles et une force capable d'amener cette douceur et ce respect qui devaient donner, plus tard, aux peuples chrétiens une physiologie à part.

Enfin, l'Eglise traverse une troisième phase : la phase de l'agression contre son autorité. Après avoir attaqué le dogme et la morale, il ne restait plus à attaquer que la survivance de l'autorité de Jésus-Christ dans son Eglise. On pouvait d'autant plus prévoir que l'agression prendrait cette forme que cette autorité est plus gênante, qu'elle heurte davantage les passions de l'indépendance et de l'orgueil. Nous voyons, en effet, le seizième siècle inaugurer par de nouveaux combats cette lutte qui devait se continuer jusqu'à nos jours.

Or, là encore apparaît la protection de Marie. Regardons en effet le commencement et la fin de cette épreuve. La première heure et l'heure d'aujourd'hui. Quel est le secours ? *auxilium a Domino*. N'est-ce pas Marie ? Ah ! il vous semble peut-être à voir le succès des hérétiques, leurs progrès du moins, compliqués par les menaces des ennemis armés de l'Eglise, à voir les Turcs profiter de dissensions intimes pour se jeter sur l'Europe, il vous semble peut-être que Dieu est loin, et, parce qu'il se tait, qu'il abandonne son Eglise. Mais non ! Regardez. Voici des flottes en présence : ici la croix, là le croissant. Les troupes qui combattent le Christ sont nombreuses, leurs vaisseaux bien armés. Elles ont bien des chances de remporter la

victoire. Oui, si le secours du ciel est absent ! Mais tandis que la flotte chrétienne lutte avec ardeur, la prière s'élève fervente vers Marie et le Pontife qui règne à Rome a aperçu Marie, la main étendue vers les combattants et leur assurant une victoire qui confondra à jamais les espérances des ennemis du nom chrétien. Ainsi en sera-t-il plus tard, sous les murs de Vienne, dans ce combat dont on célébrait naguère le deuxième centenaire ; ainsi, au siècle dernier, dans ces victoires que rappelait récemment le souverain Pontife, remportées en Pannonie ou à Corcyre, en des jours consacrés à Marie, et grâce à sa puissante intervention.

Aujourd'hui, la lutte se poursuit. La haine et le blasphème se lèvent contre l'Eglise, plus acharnés que jamais. Est-ce donc qu'elle va succomber sous le nombre et la puissance de ses ennemis ? Soyons sans crainte, Marie est toujours là, elle est toujours le secours des chrétiens ! Son Immaculée Conception apparaît comme un météore brillant dans le firmament de l'Eglise et promet des victoires plus grandes encore que celles du passé. Nous voyons en même temps la dévotion des fidèles envers Marie s'accroître chaque jour et elle-même répondre à leur amour par une éclatante manifestation de sa présence si pleine de promesses et de consolations. Et voilà qu'aujourd'hui encore une supplication solennelle, s'élevant pour la seconde fois vers le ciel, nous apparaît comme un nouveau gage d'espérance et de salut. Donc ne nous effrayons pas : si la barque de l'Eglise est agitée, ne méritons pas le reproche du Maître : "*Modicæ fidei quare dubitasti ?*" Souvenons-nous plutôt que, sur cette barque, est le Maître puissant, à la parole duquel les flots s'apaisent et les vents tombent. Croyons qu'il ne tardera pas à faire entendre sa parole souveraine ; on verra alors le calme se produire et le ciel entr'ouvert montrera l'étoile de la mer brillante aux regards des hommes de foi et de bonne volonté.

Ainsi, vous le voyez, au nom de l'histoire comme au nom de la place qu'elle a occupée à la première heure de la vie de l'Eglise, Marie est une protectrice glorieuse et efficace, et nous pouvons espérer en elle pour nous bénir et nous secourir dans les périls que nous traversons à l'heure présente.

PAROLE DE DIEU



ERBE du Dieu vivant, où son Être résonne,
Ton immuable son peuple l'éternité :
Puisque du Père au Fils intimement rayonne
Cet amour qui s'affirme en égale personne,
Pour compléter la Trinité.

*Seul, le Dieu qui t'ouït, le Dieu qui te profère
Peuvent comprendre tout ce que tu dis, ô Voix !
Pour moi, chétif esprit qu'enclôt un peu de terre,
J'ai tenté de surprendre, en l'œuvre qu'il opère,
Ton retentissement parfois*

*Car, onduleux murmure ou vaste symphonie,
Le fredon du ruisseau dans le creux du ravin,
L'hymne des blés houlant sous la clarté bénie,
Les chants de la forêt en multiple harmonie,
Sont tes échos, Verbe divin.*

*Ta splendeur, je l'écoute, ô Parole éternelle,
Dans le mugissement sacré des grandes eaux ;
L'amour et la terreur ont soulevé mon aile
Jusqu'aux cieux, pour l'ouïr, quand la voix solennelle
Du tonnerre troublait mes os.*

*Je l'ai perçue aussi dans l'imposant silence
Des mondes, dont la nuit parsème son décor ;
Et quand l'orage déchaîna sa violence,
Le nombre et la mesure et l'ordre dans l'outrance
M'ont dit : " C'est Elle encor ! "*

LA PRIÈRE INTÉRIEURE

Il y a deux manières de prier mentionnées dans l'Écriture : l'une est la prière à des heures et en des lieux déterminés, et dans des formes convenues ; l'autre est une prière continuelle ou habituelle. La première, qu'elle soit publique ou privée, est ce qu'on appelle généralement *la prière*. Prier, dans un autre sens, c'est être en communion avec Dieu, ou encore vivre en la présence de Dieu ; et nous pouvons prier ainsi tout le long du jour, dans quelque lieu que nous nous trouvions ; et cela nous est ordonné comme un devoir, ou plutôt comme la marque distinctive des vrais serviteurs et amis de Jésus-Christ.

Ces deux manières de prier sont aussi des devoirs naturels, . . . car notre conscience et notre raison seule nous conduiraient à les pratiquer, si nous suivions les lumières que Dieu nous a données. A première vue, il peut être difficile à certaines personnes de comprendre ce que l'on entend par prier sans cesse ; mais considérez cette prière comme un devoir naturel, c'est-à-dire, comme un devoir qui nous est enseigné par la raison naturelle et le sentiment religieux, et vous comprendrez vite en quoi elle consiste. Que nous apprend la nature sur nous-mêmes ? Elle nous apprend que nous sommes les créatures du grand Dieu, de celui qui a fait le ciel et la terre et que comme tels nous devons le servir et lui donner nos cœurs ; en un mot que nous devons être des créatures religieuses. De plus, qu'est la religion sinon une habitude ? Et qu'est-ce qu'une habitude, sinon un état d'esprit qui ne nous quitte jamais, comme une sorte de vêtement ordinaire de l'âme qu'on ne peut en détacher ? Un homme ne peut être religieux à un moment donné et ne plus l'être le moment d'après. Autant dire que le tempérament d'un homme varie avec les heures de la journée. Un homme qui est religieux est religieux le matin, à midi et le soir ; sa religion est une certaine manière d'être, un moule où se façonnent ses pensées, ses

paroles et ses actions, qui forment les parties d'un seul et même tout. Il voit Dieu en toutes choses, il fait tendre toute son activité vers les fins spirituelles que Dieu lui a révélées ; tout événement de la journée, tout incident, toute personne qu'il rencontre, toute nouvelle qu'il apprend, il les juge au point de vue de la volonté de Dieu. Et l'on peut dire presque littéralement qu'une personne qui agit ainsi prie sans cesse, car se sachant en présence de Dieu, elle est amenée à parler avec respect de celui qu'elle a toujours devant les yeux, avec le langage intérieur de la pensée et de la louange, de l'humble reconnaissance et du joyeux abandon.

Tout ceci, dis-je, un homme qui réfléchit peut le reconnaître par la seule raison naturelle. Être religieux, c'est en d'autres termes avoir l'habitude de la prière et prier sans cesse. C'est ce que l'Écriture entend par faire toutes choses pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire, mettre devant nos yeux la présence et la volonté de Dieu, et agir avec suite en lui rapportant toutes choses, de telle sorte que tout ce que nous faisons devienne un seul grand acte d'obéissance, qui rende témoignage continuellement à celui qui nous a fait et dont nous sommes les serviteurs, un acte dont chaque détail concoure plus ou moins directement à la gloire de Dieu, selon que chaque chose particulière que nous accomplissons a plus ou moins un caractère religieux. Ainsi l'obéissance religieuse est comme qui dirait un esprit qui habite en nous et étend son influence à chaque mouvement de notre âme ; et de même que des hommes bien portants et vigoureux montrent leur santé et leur force dans tout ce qu'ils font, — non pas, à la vérité, également en toutes choses, mais en certaines plus qu'en d'autres, parce que toutes leurs actions ne requièrent pas ou ne révèlent pas la présence en eux de cette santé et de cette force ; et cependant, jusque dans leur marcher, dans leur voix, leurs gestes, et leur maintien, montrant en quelque manière la vigueur de leur corps, — de même ceux qui ont la véritable santé et force de l'âme, une foi claire, assurée, profonde en celui en qui ils vivent, seront dans tous leurs actes, même — comme dit saint Paul, — “ dans le boire et le manger ”, en la présence de Dieu, ou dans une prière continuelle.

Si l'on dit que personne ici-bas n'adore et ne glorifie Dieu aussi continuellement et parfaitement, c'est ce que tous nous ne savons que trop bien ; et c'est dire tout simple-

ment qu'aucun de nous n'a atteint la perfection. Nous savons, hélas ! qu'en beaucoup de choses nous transgressons tous. Mais je parle, non de ce que nous *faisons*, mais de ce que nous *devrions faire*, de ce que nous devrions viser à faire, — de notre *devoir*. Plus nous progresserons dans la grâce ainsi que dans la connaissance de notre Sauveur, plus nous nous rapprocherons par l'obéissance de celui qui est notre grand modèle, et qui seul de tous les fils d'Adam a vécu dans la perfection d'une prière continuelle. . . .

Je vais confirmer cette idée de notre devoir que la raison naturelle peut nous suggérer, par cette autre voix de Dieu beaucoup plus claire, qu'est sa parole inspirée.

Comment l'obéissance religieuse est-elle décrite dans l'Écriture ? Sûrement comme une certaine façon de vivre. Nous savons ce qu'est la vie du corps ; c'est un état du corps : le pouls bat, tout est en mouvement. Le principe caché de la vie, bien que nous ne sachions ce qu'il est ni en quoi il consiste, est perçu par des signes extérieurs. Et ainsi en est-il de la vie de l'âme. L'âme, à la vérité, ne possédait pas cette vie de Dieu lorsqu'elle vint au monde. Nous naissons avec des âmes mortes, c'est-à-dire, mortes en ce qui regarde l'obéissance religieuse. Livrés à nous-mêmes, nous en viendrions à haïr Dieu, et plus notre existence serait longue, plus nous approcherions d'une mort spirituelle absolue, de ce feu intérieur des tourments de l'enfer, nous enfonçant dans le mal pendant une longue éternité. Telle est la voie que nous commençons à suivre quand nous venons au monde. . . . Mais Dieu nous a donné à tous, même aux petits enfants, une bonne promesse par l'intermédiaire du Christ ; et nos perspectives d'avenir sont changées. Et non seulement il nous a donné une promesse de bonheur futur, mais pas son Saint-Esprit il implante en nous dès ici-bas et dès maintenant un nouveau principe, une nouvelle vie spirituelle, une vie de l'âme, comme on l'appelle. Comment Dieu vivifie nos âmes, nous ne le savons pas ; pas plus que nous ne savons comment il vivifie nos corps. Notre "vie" spirituelle "est cachée avec Jésus-Christ en Dieu", comme dit Saint Paul. Mais comme notre vie corporelle se manifeste par son activité, de même la présence du Saint-Esprit en nous se révèle par une activité spirituelle, et cette activité est l'esprit de la prière continuelle. La prière est à la vie spirituelle ce que le battement du pouls et la respiration sont à la vie du corps. Il serait aussi

absurde de supposer que la vie peut continuer quand le corps est déjà froid, inanimé, sans mouvement, que de dire d'une âme qu'elle vit lorsqu'elle ne prie pas. L'état, l'habitude de la vie spirituelle consiste dans l'activité continuelle de la prière et se révèle par cette activité.

Vous demanderez où l'Écriture dit ceci. Où ? Mais dans tout ce qu'elle nous dit des rapports de notre nouvelle naissance avec la foi ; car qu'est-ce que la prière, si ce n'est l'expression, la voix de la foi ? Par exemple, saint Paul dit aux Galates : “ La *vie* que je vis maintenant dans la chair ”, c'est-à-dire la vie nouvelle et spirituelle, — “ je la vis par la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé ”. — Car qu'est-ce que la foi, sinon regarder Dieu et penser à lui sans cesse, se tenir habituellement en sa compagnie, c'est-à-dire, lui parler dans nos cœurs tout le long du jour, prier sans cesse ? Plus loin, dans la même épître, saint Paul nous dit d'abord que rien ne sert, hormis la foi agissant par amour. Mais, bientôt après, il appelle ce même principe une nouvelle création ; si bien que la nouvelle naissance et une foi vivante sont inséparables. Nous ne devons jamais supposer, comme nous y sommes poussés par notre paresse, que le don de grâce que nous recevons au baptême est un simple privilège extérieur, un simple pardon extérieur, où le cœur n'a rien à voir ; ou qu'il n'est qu'une simple marque imprimée sur l'âme, qui la distingue, à la vérité, des âmes non régénérées, comme une couleur ou un sceau, mais n'a aucun rapport avec les pensées, l'esprit et le cœur d'un chrétien. Ceci serait une vue fausse et grossière de la nature de la miséricorde que Dieu nous donne dans le Christ. Car la nouvelle naissance par le Saint-Esprit met l'âme en mouvement vers le ciel ; elle nous donne de bonnes pensées et de bons désirs, nous éclaire et nous purifie, et nous pousse à chercher Dieu. En un mot, elle nous donne une *vie* spirituelle ; elle ouvre les yeux de notre esprit, de sorte que nous commençons à voir Dieu en toutes choses par la foi, et à correspondre sans cesse avec lui par la prière, et si nous nous affectionnons à ces influences miséricordieuses, nous deviendrons plus saints, plus sages et plus célestes, d'année en année, nos cœurs passant sans cesse de l'obscurité à la lumière, des voies et des œuvres de Satan à la perfection de l'obéissance divine....

Ainsi le vrai chrétien perce le voile de ce monde et voit le monde à venir. Il est en rapports avec lui ; il parle

à Dieu, comme un enfant pourrait parler à sa mère, en le voyant aussi clairement, en ayant en lui une confiance aussi absolue ; avec un profond respect, à la vérité, avec une crainte et comme un effroi religieux, mais avec certitude et netteté : et comme le dit saint Paul : “ Je sais en qui je crois ”. L'attente d'un jugement futur tempère sa joie, mais l'assurance des grâces immédiates le reconforte.

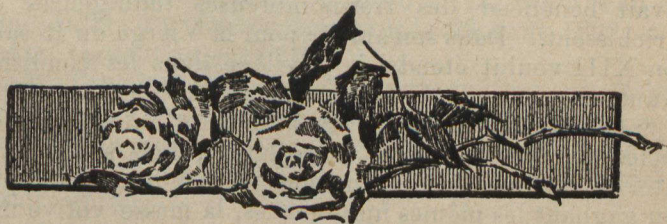
Si ce que je viens de dire est vrai, cela vaut grandement la peine d'y réfléchir. La plupart des hommes, je le crains, ne prient pas à des moments déterminés, ne pratiquent pas une communion habituelle avec Dieu. En vérité, la façon dont la plupart des hommes prient est trop claire. Ils prient de temps en temps, lorsqu'ils sentent un besoin particulier de l'aide de Dieu ; lorsqu'ils sont dans la peine ou la crainte du danger ; ou lorsqu'ils sont émus plus vivement qu'à l'ordinaire. Ils ne savent ce que c'est que d'être habituellement religieux, ou de donner un certain nombre de minutes à la pensée de Dieu à des heures fixes. Et qui plus est, le chrétien le meilleur, combien l'esprit de prière lui manque lamentablement ! Que n'importe quel homme compare en son esprit le grand nombre de prières qu'il a faites lorsqu'il était dans la peine, avec la rareté de ses remerciements lorsque ses prières avaient été exaucées ; ou l'ardeur avec laquelle il prie pour détourner une souffrance qui le menace, avec la langueur et l'indifférence de ses actions de grâces ; il verra combien sa religion dépend d'une excitation accidentelle, qui n'est aucunement la preuve d'un cœur religieux. Ou bien, si l'on suppose qu'il ait à répéter la même prière pendant un mois ou deux, ayant toujours la même raison de la dire, qu'il compare l'ardeur avec laquelle il la disait d'abord et essayait de s'y mettre tout entier, avec la froideur qu'il y apporte à la fin. Pourquoi en est-il ainsi, sinon parce qu'il n'a pas, du monde invisible, cette vue véritable que donne la foi, — sans cela elle durerait autant que le monde même, — mais parce qu'il n'en a qu'un simple rêve, qui dure une nuit et qui est suivi au matin d'une grossière joie mondaine ? Dieu est-il habituellement dans nos pensées ? Pensons-nous à lui et à son Fils notre Sauveur le long du jour ? Lorsque nous mangeons et buvons, le remercions-nous, non pas par pure forme, mais en esprit ? Lorsque nous faisons des choses bonnes en elles-mêmes, élevons-nous nos esprits vers lui, et désirons-nous le glorifier ? Quand nous vaquons aux occupations de notre carrière, pen-

sons-nous encore à lui, agissant toujours consciencieusement, désirant mieux connaître sa vo'onté, et visant à la remplir plus complètement et abondamment ? Attendons-nous de sa grâce qu'elle nous éclaire, nous renouvelle et nous fortifie ?

Mais si ceux-là qui font de la religion une question d'impulsion et de pursentiment n'accomplissent pas leur devoir, que dira-t-on de ceux qui n'ont aucun sentiment ni aucune pensée de religion ? Ceux qui parlent sans cesse avec Dieu dans leurs cœurs, apprennent en retour de lui toute connaissance ; mais ceux qui refusent d'agir d'après la lumière que Dieu leur donne naturellement, à la fin viennent à la perdre entièrement, et Dieu les abandonne à leur esprit réprouvé.

Que Dieu nous préserve tous d'un tel péché, et qu'il nous éclaire tous et chacun en sa connaissance rédemptrice, et qu'il nous donne la volonté et le pouvoir de le servir !

NEWMAN.



LA MESSE PRIVILÉGIÉE DU ROSAIRE



Il y a une pratique pieuse en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, trop peu connue des fidèles en général et des prêtres en particulier, qui, pourtant, est aussi glorieuse à la Sainte Mère de Dieu qu'utile au peuple chrétien. C'est la pratique de la messe votive du Très-Saint Rosaire.

Depuis plus de trois siècles, le Missel des Frères Prêcheurs contient cette messe privilégiée *Salve Radix Sancta*, distincte de la messe de la fête du Rosaire. Seuls les prêtres de l'Ordre de St Dominique pouvaient la dire, puisqu'elle est propre à la liturgie dominicaine. Participaient cependant à ce privilège les Tertiaires de la Pénitence, autorisés par le Maître Général à se servir du Bréviaire et du Missel de l'Ordre.

Jusqu'à la constitution *Ubi primum* du 20 octobre 1898, non seulement aucun autre prêtre, régulier ou séculier, ne pouvait célébrer cette messe votive, mais encore aucun ne pouvait bénéficier des très-nombreuses indulgences qui l'enrichissent. Dans son amour pour la Vierge du Rosaire, Léon XIII voulut étendre le privilège dans les conditions suivantes :

“ Quant aux autres prêtres, inscrits au registre des associés, ils auront le droit de célébrer, mais seulement à l'autel de la Confrérie, aux mêmes jours ci-dessus indiqués, et en gagnant les mêmes indulgences, la messe votive marquée dans le missel romain pour les différentes époques de l'année liturgique ”¹.

Ainsi, maintenant, tous les prêtres, membres de la Confrérie du Rosaire, ne peuvent dire, il est vrai, la messe privilégiée, spéciale à l'Ordre des Frères Prêcheurs, mais ils ont le droit de célébrer deux fois la semaine, à l'autel de la Confrérie du Rosaire, la messe votive de la Très Sainte

¹ Const. *Ubi Primum*, No XV.

Vierge, marquée dans le missel romain pour les différentes époques de l'année liturgique — la messe de *Beata pro tempore* ; — et à cette messe, ainsi célébrée, sont attachées pour eux et pour les confrères qui y assistent, toutes les indulgences accordées à la messe privilégiée *Salve Radix Sancta*.

Cette messe peut être célébrée deux fois chaque semaine ; sont seulement exceptés : 1° les jours de fête de première et de deuxième classe, et les fêtes de précepte ; 2° les fêtes, vigiles et octaves privilégiées, — c'est-à-dire, le temps qui s'écoule depuis la veille de Noël jusqu'à l'octave de l'Epiphanie, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Quasimodo, pendant la Semaine de la Pentecôte et l'Octave de la Fête-Dieu ; — 3° les fêtes de la Sainte Vierge, ou lorsque l'on fait l'office de l'octave de ces fêtes.

La messe du Rosaire doit toujours être dite avec la couleur blanche. Les jours de fête double, cette messe ne comporte d'autre oraison que celle qui lui est propre, et celle de l'office du jour, à moins qu'il n'y ait quelque mémoire. Pour les jours de fêtes simples, elle suit les rubriques des messes votives ordinaires, de même en ce qui concerne le *Gloria*, l'*Alleluia*, le *Credo*, et l'Evangile de la férie à la fin de la messe.

Dès l'année 1671, à la demande du roi d'Espagne, de précieuses indulgences avaient été accordées par Clément X à la messe votive du Rosaire. Ces indulgences ont été plusieurs fois confirmées par les Papes. Voici celles qui ont été de nouveau concédées par Léon XIII, inscrites au catalogue publié par son autorisation le 29 août 1899, et qui sont en vigueur aujourd'hui :

1° Tous les Confrères du Rosaire prêtres qui célèbrent cette messe, et tous les membres de la confrérie qui entendent la dite messe, et y prient aux intentions ordinaires, gagnent toutes les indulgences accordées à la récitation du Rosaire entier.

2° Ceux qui sont dans l'habitude de célébrer cette messe ou de l'entendre gagnent, une fois le mois, à la condition d'être contrits, confessés et communifiés, toutes les indulgences attachées à la procession du premier dimanche du mois.

Il est donc sûr que celui qui célèbre ou celui qui entend la messe du Rosaire gagne chaque fois au moins une indulgence plénière et un nombre presque incalculable d'indul-

gences partielles. A ces opulentes richesses spirituelles s'ajoute encore un autre indulgence plénière, le jour où il gagne l'indulgence de la procession du premier dimanche du mois. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

La sollicitude des Souverains Pontifes à doter avec une telle magnificence cette pratique de piété ne nous dit-elle pas clairement que l'Eglise désire, qu'elle veut que ses prêtres et ses fidèles honorent de cette façon la Mère de Dieu ? . . . Pouvons-nous rester indifférents, et laisser improductifs les trésors mis à notre disposition, lorsqu'il est si facile de les utiliser pour le bien de nos âmes et pour le soulagement des défunts ? Pendant le mois d'octobre, les fidèles se réunissent chaque soir pour déposer aux pieds de la Reine du St Rosaire la couronne des *Ave* ; n'est-ce pas le moment favorable pour contracter la féconde habitude de se grouper encore plusieurs fois par semaine, le matin, devant son autel, pour offrir le Saint Sacrifice en son honneur, et implorer les bénédictions du ciel pour l'Eglise souffrante et l'Eglise militante ? . . .

fr. R. M.



FIGURES DOMINICAINES

SAINT HYACINTHE ET SES COMPAGNONS

(Suite)



ES faveurs célestes, qui avaient encouragé les débuts de Dominique dans la carrière apostolique, vinrent aussi fortifier l'âme du fils pour les mêmes grands labeurs. En la fête de l'Assomption 1224, après le chant des matines, le prieur de Cracovie était resté en prière sur les marches de l'autel, attendant l'heure de célébrer la messe. Une grande lumière remplit soudain le sanctuaire, et la protectrice de l'Ordre, la Vierge Marie, se fit voir, entourée d'élus. à son dévot serviteur et lui dit : " Réjouis-toi, mon fils Hyacinthe, car tes prières sont agréables au Sauveur, mon Fils ; tout ce que tu lui demanderas par moi, il te l'accordera ". — L'effet de cette parole fut telle sur l'esprit d'Hyacinthe, il en conçut une confiance si pleine, qu'il crut dès ce moment, que son pouvoir devait aller jusqu'aux limites de la puissance de Dieu ; et par cette vertu divine, sa vie devint en effet une série de miracles comme il en fut accordé à fort peu de saints depuis les temps apostoliques. Aucun, peut-être, n'a traité la nature avec autant d'autorité ; rien ne lui résista, ni le ciel, ni la terre, ni la vie, ni la mort, ni la fureur de l'enfer.

Pourquoi cette puissance lui était-elle accordée ? Apôtre de Jésus-Christ par la grâce de Dieu, Hyacinthe y trouva la confirmation de sa mission, et comme un ordre de

se tourner sans retard vers ces peuples nombreux dont le Patriarche des Prêcheurs lui avait confié l'évangélisation.



C'est au peuple le plus ennemi de sa race et de sa foi que l'apôtre s'adresse d'abord, dans l'ardeur de son zèle, pour le conquérir à Jésus-Christ. Quittant la Pologne par la frontière du nord, Hyacinthe, suivi de quelques frères, s'enfonce dans la Prusse idolâtre, et en quelques années, par de hardies chevauchées, pénètre jusqu'aux rives de la Baltique. Les Prussiens à demi sauvages sont les plus redoutables envahisseurs de la Pologne, et la province de Culm que traverse la petite bande des missionnaires vient d'être réduite par eux en une affreuse solitude. Entrer sur ces terres barbares, c'est donc se jeter en plein dans la mêlée : rien n'arrête Hyacinthe, qui, comme revêtu d'une céleste immunité, passe à travers les périls de tous genres, et malgré les menaces, finit par faire courber les fronts les plus rebelles et s'attendrir les cœurs les plus sauvages. Le succès est assuré à sa parole à cause de ses vertus et de la puissance de ses miracles, et un succès tellement éclatant que la lointaine Rome en est bientôt informée. Grégoire IX, l'ami des Prêcheurs, envoie bulle sur bulle aux princes et aux peuples de ces régions du Nord, pour leur recommander " les infatigables ouvriers, les coopérateurs de Dieu dans l'œuvre de leur salut ".

Il est facile de se rendre compte de l'étendue du champ défriché par Hyacinthe et fécondé de ses sueurs, rien qu'en comptant les couvents qui marquent les étapes de sa course apostolique à travers la Prusse : Culm, d'abord, qui devait servir de refuge aux missionnaires, sur les frontières de Pologne ; puis Königsberg, Elbing, Kammin et Dantzig. Des bords de la Baltique l'apôtre porte ses regards vers les rives opposées. Ces Normands fauves, qui avaient fait trembler l'empire de Charlemagne, l'attirent, et il va leur faire subir la douce influence de la religion du Christ. Ayant passé la mer, il établit en Danemark le couvent de Slesvig, et celui de Haderslev ; en Suède, il s'attache, à Upsala, un gentilhomme qui deviendra Prieur de Sigtuna puis archevêque d'Upsala. C'est encore à lui que plusieurs

maisons, en Finlande et en Norvège, doivent leur fondation. Ses frères, auxquels il a ouvert la route, pénètrent jusque dans le Groënland et les terres les plus septentrionales. C'est de ces grands travaux que naîtra bientôt la Province de Dacie, comprenant dans ses limites tous les peuples du Nord, et qui vingt ans après la mort du fondateur comptera vingt-huit couvents de Frères. ¹

“ Sans les dévastations successives du protestantisme dans ces pays, mille détails de l'apostolat de saint Hyacinthe et de ses Frères nous seraient parvenus. Le dénuement douloureux des mémoires sur les travaux de ces vrais champions de la civilisation, n'a pas d'autre origine que la rage de destruction de l'hérésie qui pense effacer la gloire de l'ouvrier en renversant son œuvre ”. ²

* * *

L'homme de Dieu “ ne se reposa pas près de son champ ”, si abondante que pût être la moisson promise. Des pays baignés par les mers, il se dirigea vers l'orient de l'Europe, vaste champ capable d'effrayer plus d'un courage. En 1232, il entra dans la Russie Rouge, pays aux steppes immenses n'offrant aucune ressource pour la vie, hérissé de montagnes abruptes, semé de lacs, de marécages et de forêts sans fin. Les souffrances de l'apôtre et de ses compagnons furent récompensées par les conversions qui se multipliaient sous leurs pas ; le nombre des schismatiques qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise fut si grand, qu'un évêché dut être érigé dans ce vaste territoire, et Frère Gérard, ancien provincial de Pologne, en devint le premier évêque. Les Frères purent ainsi s'établir dans ces régions d'une manière permanente, et le couvent d'Halics, sur le Dniester, y fut fondé par Hyacinthe, “ face aux territoires immenses qui s'étendent jusqu'aux profondeurs de la Chine ” — ; son premier prieur, frère Bernard, devint plus tard archevêque de cette même ville, et y trouva la gloire du martyr.

De là, saint Hyacinthe descendit vers les contrées livrées entièrement au schisme grec, et fit entendre sa voix

1 P. Mortier, *Hist. M. Génér.* I, 217. — 2 Gaffre, *Vie de S. Hyac.*

jusque dans Constantinople. On le voit présider dans cette métropole au début du bel établissement dédié aux apôtres Pierre et Paul, et dont Jacques Crescenzo, l'un de ses premiers disciples, fut prier. Puis il s'embarque sur une galère faisant escale dans la Méditerranée, attérit à Chio, où il bâtit un cloître. Remontant vers le Nord, il s'arrête sur les bords de la mer Noire et laisse un couvent à Capha ; puis traversant la Bulgarie, la Moldavie, la Galicie, la Wolhynie, la Podolie, la Lithuanie, il prêche partout la foi catholique aux schismatiques, sème des couvents sur son passage, et refusant toujours la dignité épiscopale qui lui est souvent offerte, il laisse ses fils comme pasteurs des peuples qu'il évangélise.

“ Dans tous ces pays, les Prêcheurs, sous la conduite d'Hyacinthe, travaillaient efficacement à l'œuvre d'unification que rêvait la Papauté. De pareilles conquêtes valaient mieux que les retentissantes victoires pour la cause de la civilisation. Si les passions de partis et la politique ne se fussent jetées en travers de leurs œuvres, les Dominicains auraient fait des princes chrétiens de l'Europe un tout compact pour protéger l'empire latin de l'Orient, briser la puissance musulmane, mieux que les croisades armées, aider la foi et la liberté à pénétrer jusqu'au cœur de l'empire russe, et enfin, empêcher peut-être les invasions des Mongols par la coalition de toutes les forces unies dans l'intérêt d'une même foi ”. 1



Hyacinthe résolut de pénétrer dans l'intérieur de la Grande Russie ; nulle part il ne rencontra plus de difficultés. Il se dirigea droit sur Kiev, “ la mère des villes russes, le berceau de la foi, la Jérusalem ” de ces contrées : ses Frères et lui étaient les premiers religieux d'Occident qui y entraient et ils ne pouvaient manquer d'y exciter à la fois la curiosité et la défiance.

Ils se trouvèrent en face d'un singulier mélange d'idolâtres, de mahométans et de schismatiques. Les rares catholiques qui restaient encore dans ces contrées, disséminés qu'ils étaient et comme perdus dans la masse des infidèles, ne pouvaient offrir qu'un bien faible appui ; leur présence ne fut

cependant pas sans secours pour les travaux des Prêcheurs. Mais il leur fut tout d'abord interdit de prêcher la foi de Rome : le duc de Moscovie, Wladimir, schismatique haineux qui redoutait les influences catholiques, et préférait pour son peuple le knout du pape impérial aux bénédictions du pape, s'y opposa d'abord. Les prières d'Hyacinthe firent à la fin, et pour un temps, fléchir cette volonté de tyran. Les Frères purent s'adresser aux catholiques, et bientôt tous les sujets indistinctement devinrent auditeurs. Le succès de la prédication du saint fut tel, sa parole étant appuyée par d'éclatants miracles, que la peur s'emparant de nouveau du duc, il fit chasser Hyacinthe de sa capitale. L'homme de Dieu partit ; mais il laissait dans l'enceinte de cette ville, qu'aucune ne surpassait en vices et en impiété, une maison de son Ordre, " pépinière douloureusement éprouvée par les plus dures calamités, mais longtemps féconde en héroïques pérégrinants ". Ce couvent de Kiev, l'une des plus difficiles, mais aussi des plus célèbres fondations de Saint-Hyacinthe, était en effet " le plus avancé vers la Tartarie, la maison de refuge pour les missionnaires, souvent saccagée, incendiée, détruite, sans que la patience de ses habitants ne cessât de la remonter, et dont le sol but le sang d'innombrables martyrs ".¹

Hyacinthe ne le quitta que pour un temps ; il y rentra comme prier, après que la tempête soulevée contre les Prêcheurs se fût apaisée, et que le farouche duc de Moscovie eût été renversé de son trône et chassé lui-même de la sainte Kiev.



Kiev allait aussi recevoir son châtimeut : " le paratonnerre que le Saint avait planté sur la ville ne suffisait plus, au jugement de Dieu, à la préserver de la foudre ".

Une nouvelle était en ce moment apportée en Europe par des Dominicains Hongrois, qui revenaient d'Asie : une armée de cinq ou six cents mille Tartares se massait sur les rives de la Volga se préparant à envahir l'Europe. " Ils descendaient déjà avec des grondements de tonnerre ; rien ne

¹ *Hist. de M. G.*, p. 378.

les arrêtaient. Ils brûlaient vifs les rois et les peuples qui leur résistaient. Kiev n'eut pas plutôt eu connaissance de l'invasion de ces barbares, qu'elle était déjà entourée de leurs légions terribles. Elle opposa une résistance désespérée. Ni patriotisme, ni offre de paix ne purent adoucir les envahisseurs. Bientôt les murailles abattues laissèrent passer le torrent. . . Les Tartares allaient faire de la ville un monceau de cadavres et de cendres.

“ Mais Dieu veillait sur ses apôtres, et ne permit point qu'ils trouvassent, dans cette hécatombe de la cité, un martyr qui eût privé tant de pays encore infidèles du fruit de leur parole.

“ Hyacinthe était à l'autel quand on vint lui apprendre l'irruption, dans les rues de la capitale, des hordes féroces. Pressé par ses Frères, il enferme les saintes hosties dans un ciboire, et suivi de tous ses religieux, traverse l'église pour gagner la partie non cernée de la ville. Or, comme il passait devant la statue d'albâtre de la Vierge, patronne et protectrice du couvent, une voix l'arrêta : “ Eh ! quoi ! mon enfant, tu emportes le Fils pour l'arracher aux outrages, et tu laisses la Mère exposée à toutes les insultes des païens ? . . . — O Mère, répondit le saint, j'emporterais aussi votre statue si elle n'était si lourde ; mais son poids est au-dessus de mes forces ”. — “ Soulève-la, reprit la voix, elle te sera légère comme un roseau ”.

“ Et Hyacinthe, éprouvant la vérité de cette parole, saisit la statue de son bras libre, et ainsi glorieusement chargé, il sortit ”.

Hyacinthe fuit devant les Tartares, mais cette fuite sera pour Dieu et son illustre serviteur un glorieux triomphe. Il s'en allait portant son précieux fardeau, quand arrivé sur les bords du Dniéper, il fait étendre sa chape sur les eaux, monte dessus avec ses Frères, et passe le fleuve. A son procès de canonisation, quatre cent huit témoins déclarèrent avoir vu de leurs yeux, sur les eaux du Dniéper, lorsque le fleuve n'était pas agité, un sentier de pas que les habitants du pays appellent *le chemin* de Saint Hyacinthe. C'étaient les traces indélébiles du gigitif ¹.

L'année suivante, Ceslas, prieur de Breslau, en Silésie, sauvait ses concitoyens des horreurs du massacre devant

¹ *Hist. des M. G.* p. 379.

lequel son frère avait dû fuir. Les habitants de Breslau, instruits par le malheur des autres cités, s'étaient réfugiés dans la citadelle, avec les vivres nécessaires pour soutenir un siège. Quand les Tartares parurent, le matin de Pâques 1241, Ceslas s'avança sur les murs. " Une tempête subite obscurcit le ciel, et sous les ténèbres qui remplissent l'espace, la horde n'aperçoit plus qu'un pauvre frère vêtu de blanc : elle se croit en présence d'un être fantastique. A ses yeux, une flamboyante auréole entoure la tête du Dominicain, il s'appuie sur des colonnes de feu, il lance un globe enflammé contre les assaillants. Chacun s'écrie : " J'aperçois le Dieu des chrétiens ", et l'on fuit épouvanté " 1.



Après l'invasion, Hyacinthe échappé au martyre, " dont l'espérance partait avec les bourreaux ", reprit ses courses apostoliques. Arrivé à l'âge de cinquante six ans, mais sentant toujours en lui " la fraîcheur des années éternelles ", il était dévoré du désir de voir les enfants qu'il avait engendrés au Christ. Pendant près de vingt ans encore, il parcourut en tous sens le nord et l'orient de l'Europe, et pénétra en Asie jusqu'à la Mongolie et aux frontières de Chine. Ce ne fut que septuagénaire, et brisé de labeurs, que l'invincible athlète du Christ, le géant de l'apostolat, rentra à Cracovie, " après avoir parcouru plus de quatre mille lieues de terre, bravé tous les périls, apaisé les passions déchaînées des hommes, commandé en maître aux éléments, à la vie et à la mort, après avoir baptisé de ses mains des milliers de païens, ramené à l'Eglise des peuples d'hérétiques, établi des sièges épiscopaux et donné des premiers pasteurs à plusieurs nations, couronné des princes et des rois, et ce qui est mieux couvert les pays convertis par ses miracles du miracle permanent de la vie religieuse ". Il y venait recevoir du Seigneur une dernière grâce, celle d'une mort précieuse. De tous les frères qui avaient reçu à Rome, quelques quarante ans auparavant, la mission d'apôtre et l'habit de Prêcher, Ceslas, Henri et Hermann, il restait le dernier ; les autres l'avaient précédé dans

la gloire. A son tour, sur le seuil de la demeure du Père céleste, il disait à Dieu : " Ouvrez-moi ! "

" La veille du jour où l'on célébrait l'entrée dans la gloire de saint Dominique, le 4 août 1257, la faiblesse, qui enveloppe et éteint toute énergie extérieure, s'empara de son corps, et dix jours elle le domina avec une puissance croissante ; après avoir chanté les premières vêpres de l'Assomption, les religieux quittaient l'église, Hyacinthe fit demander au prieur, Benoît, de lui amener tout le couvent. " Dieu, mes très chers fils, m'appellera demain, dit le Saint ; je veux vous laisser ce que j'ai reçu des lèvres mêmes de notre père Dominique : gardez l'humilité, vivez dans la charité réciproque ; possédez la pauvreté volontaire, voilà le testament de la vie éternelle "

" A minuit, malgré son extrême faiblesse, le vieillard descendit au chœur chanter matines. Le jour venu, il suivit les exercices de la communauté. Il semblait contempler la Reine des apôtres dans cette église où plus de trente années auparavant, elle lui apparaissait afin d'encourager ses premières missions, et où elle le voyait depuis son retour à Cracovie, consumé par le désir de s'unir sans entraves au Seigneur Jésus. Sentant la terre disparaître le saint appela son confesseur. Il aurait voulu célébrer la messe : ses forces lui permirent seulement d'unir son sacrifice à celui du Christ. . . . L'apôtre reçut l'onction par laquelle l'homme voyageur est purifié de toute souillure. Ceslas était mort sur le lit austère du moine, Hyacinthe expirait debout à l'autel, comme s'il touchait le terme de sa carrière. La mort était la dernière fonction de son apostolat. Pressant sur sa poitrine la croix du Rédempteur et l'image de Marie, l'agonisant s'associa encore à l'office chanté au chœur. Quand les frères eurent achevé none, il entonna l'un des psaumes de complies. Pour lui la journée était achevée ! " *In te, Domine, speravi. . . .* " Une lumière céleste réjouit le regard intérieur du saint ; une harmonie dont la terre ignore le secret berce son dernier sommeil. Portée par les anges, réunie du chœur des vierges, la Mère toute miséricordieuse vient au devant de son fils Hyacinthe pour l'emmenner à son fils Jésus-Christ " 1.

* * *

VARIÉTÉS

LÉGENDE ARABE.



PRÈS de Tolède, la ville arabe, le soleil ardent de l'été brûle les plantes et ne leur laisse pas une seule feuille verte. Mais, nulle part au monde, elles n'ont un parfum pareil. C'est un trésor. Les Maures le savent bien et, encore aujourd'hui, ils se rappellent ce lieu qui se nomme *la Vierge de la Vallée*.

Un jour, un habitant de la ville avait été condamné à mort pour avoir tué son adversaire dans une lutte. Il s'en alla dans le pays qu'habitent les Maures et servit comme esclave. Le Maître, auquel il appartenait, était puissant et généreux. Mais un grand mal l'avait frappé ; il était aveugle. Et, comme il tenait son esclave en grande amitié pour les bons services qu'il en recevait, il lui dit : " Mon fils, j'ai une mission à te confier ! Prépare-toi, et va dans la montagne de Tolède au lieu qui est nommé *la Vierge de la Vallée*. Tes anciens amis n'ont jamais vu ta barbe qui a poussé au soleil du pays des Maures. Ils ne te reconnaîtront pas. D'ailleurs, tu n'entreras pas dans la ville, tu parcourras seulement la montagne pendant trois jours, et tu cueilleras une fleur de chacune des espèces que tu rencontreras. Parmi elles, il en est une qui guérit les yeux. Si tu me la rapportes je te donnerai ce que tu me demanderas, fût-ce la moitié de mes trésors, et je te marierai avec ma fille ".

L'esclave partit, chaussé de bonnes sandales pour la route. C'était l'époque de l'année où, sur les collines, un chien ne trouve pas à poser sa patte sans écraser une fleur.

Il ramassa, pendant trois jours, toutes les sortes de plantes qu'il aperçut, et, à mesure qu'il avait découvert une espèce nouvelle, il mettait l'herbe dans son sac.

Personne ne le reconnut ; il retourna dans le pays des Maures et son maître, en l'entendant venir, poussa un cri de joie : " Ah ! mon cher fils, tu me rapportes la lumière du ciel. Donne ! donne vite les fleurs cueillies par toi sur les monts de Tolède ! " Et, tâtonnant avec ses mains, il prenait une à une, dans le sac, les tiges et les feuilles à demi sèches, et, lentement les passait sur ses paupières mortes. Les yeux ne s'ouvraient pas. Quand il eut ainsi essayé la vertu de la dernière fleur, il dit tristement : " Mon fils, tu n'as pas rapporté la plante qui guérit les aveugles ". Et il pleurait amèrement, et au milieu des larmes, mû par une inspiration, il se pencha, détacha une des sandales de l'esclave, et, lentement comme il avait fait déjà, la passa sur ses yeux. O merveille ! la sandale avait foulé toutes les herbes de la montagne, elle avait touché l'herbe qui rend la vue, et le vieux maître s'écria : " Je vois ! je vois ! tes sandales m'ont guéri, mon fils bien-aimé ! "

Je me mis à penser. Et moi aussi, j'ai été envoyé au loin, pour rapporter des plantes étrangères. Je les cueille une à une, et j'envie l'esclave du seigneur arabe. Il avait trouvé l'herbe qui guérit les aveugles ; il en avait emporté la vertu sans le savoir dans la tresse de ses sandales. Hélas ! il faudrait plus de trois jours de recherches, aujourd'hui, pour la rencontrer. Mais peut-être, à défaut de ce remède puissant, peut-on ramasser l'herbe qui console, qui repose l'âme et la fait songer. Et si cela était, je connais un voyageur qui, pour une fois, aurait atteint son rêve.

RENÉ BAZIN.

MON CHAPELET.

.... Bernard, mon marin (nous sommes à Arcachon), agite son béret et de sa grosse voix :

— Un tour de canot, Monsieur, avant déjeuner ?

J'ai répondu par signes — maman et Henriette dorment encore à côté — et j'ai bondi dans un pantalon quelconque....

— Il fait rudement bon, ce matin, monsieur....

Dans le ciel clair, Notre-Dame effile sa flèche, le Casino bombe ses coupoles mauresques.... Ce coquet panorama accuse, au soleil vif, les couleurs trop crues d'une peinture sur émail.

— Regardez donc, Bernard, comme c'est joli.

— On s'éveille, au chalet ; la fenêtre de Madame est ouverte. Vous ne distinguez pas ?.... Ah ! vous n'avez pas encore des yeux de marin.... Tenez, voici madame et mademoiselle qui nous cherchent avec la lorgnette. Vous pouvez leur faire bonjour : sûr, on nous voit.

J'ai lâché les rames pour me fouiller, et, debout, j'agite mon mouchoir, en souriant à ces deux figures aimées que je devine sur le balcon imperceptible de la villa....

— Prenez garde, vous perdez quelque chose.

— Mon chapelet !

Brusquement je le rengouffrai dans la poche d'où ce coquin de mouchoir l'avait entraîné. Un chapelet, quand on a seize ans, la lèvre déjà duvetée, dix mois de rhétorique et un demi bachot, n'est-ce pas un peu.... chose, enfin, un peu trop fillette ?

— Il est petiot, votre chapelet.

Ah ! ça, est-ce que mon marin voudrait plaisanter ? J'avais un peu rougi ; pourtant, cette fois, je le regardai bien en face. Il avait un sourire, naïf, point méchant du tout.

— Oui, il est petiot.... de la verroterie.... Pas si solide que le mien, vous allez voir.

Il cherchait sous sa flanelle déboutonnée, et il tirait... mon Dieu ! oui, un chapelet ! et quel chapelet ! Drôle, avec ses grains de bois ternis, sa chaîne rouillée, reprise ici d'un fil goudronné.... Il y pendait quatre ou cinq médaillettes jaunies, et une petite croix de nickel — gracieuse, elle, tout étonnée d'être attachée là.

— Ah ! dame, vous savez, l'eau de mer.... Et puis, à force de le frotter : on n'a pas vos mains blanches et douces.... N'importe, je ne le changerais pas pour un autre, en argent, en or, ça m'est égal : ça ne serait plus le mien, vous comprenez. Celui-là, c'est *mon* chapelet ; je le connais, grain à grain, sur le bout du pouce, depuis trente-quatre ans : à la première Communion ! Un cadeau de la mère !.... La pauvre, quand elle était malade, elle me le redemandait pour le dire ; ça lui faisait plaisir de réciter

mon chapelet. Elle est morte en l'égrenant.... Alors, maintenant c'est un souvenir.

Il y en a bien d'autres, des souvenirs. Tenez, cette croix, mignonne, pas vrai ? c'est ma femme qui me l'acheta, au temps où elle était seulement ma promise.... Cette médaille, c'est quand je fus confirmé, un cadeau du frère Justinien, celui qui m'a donné autant de bons conseils que de taloches.... Celle-là, c'est ma marraine : une brave femme, allez, qui m'attend en paradis.... Tout ça, des reliques, quoi !.... Et cette cassure, ici : j'ai énoué un fil goudronné.... C'est mon petit, le second, qui avait cassé la chaîne, un soir de la scarlatine, en tirant, sans savoir : ma femme lui avait passé mon chapelet au cou. Il était perdu notre mioche. Eh bien, monsieur, Notre-Dame d'Arcachon l'a sauvé.... Aussi quand je récite quelque dizaine et que je trouve sous les doigts ce nœud, je vous assure que j'y dis un fier *Je vous salue*....

Je devais avoir une mine très ahurie, car Bernard se tut un instant pour me dévisager....

— Ça vous paraît drôle, tout ça ?.... Mais ça m'est égal, vous êtes un brave. Dimanche, j'ai bien reconnu, à votre casquette, que vous étiez des Jésuites de Bordeaux. Alors, on peut causer.... C'est pas qu'on soit bigot. Je ne fais mes Pâques qu'une fois par an ! Ça vous fait rire ? Que voulez-vous.... Mais la Sainte Vierge on la connaît, elle est de la famille.... Pas de jour où il ne faille lui dire quelque chose : je prends mon chapelet et nous nous entendons....

Comment ? S'il a des indulgences ? Plus que de grains et de mailles ! Pensez donc : à chaque mission, je le fais bénir, l'an dernier, il est passé un capucin qui avait des... des pouvoir, extraordinaires, presque autant que le Pape !... Et puis il a touché la Vierge, mon chapelet : la statue miraculeuse, à la vieille église. Vous ne le croirez pas ; il est allé à Lourdes avec moi, il y a cinq ans ; il a touché la grotte, il a trempé dans l'eau... Des bons souvenirs, allez !..

Après ça, vous pensez si on y tient. Mon chapelet, c'est comme mon scapulaire : il ne me quitte jamais.... Si, un matin, je ne sais comment, je ne sais où, je l'avais perdu ! J'étais en rage. Ma femme est allée se plaindre à saint Antoine. Eh ! bien, monsieur, à midi, mon Pierrot, en rentrant de l'école, l'a retrouvé sur un trottoir. Depuis,

je vous assure que je le garde à l'œil. . . . Tenez, quand je serai mort, on me le mettra autour du cou.

Tout ça, des idées à moi. . . . Attention, monsieur, vous jaszuez terriblement. . . . Faudrait rentrer, on va vous attendre pour déjeuner. Passez-moi les rames.

Le lendemain, à Tivoli, le P. R. . . . déchiffrait la lettre suivante :

“ Père, ouvrez vite votre grand tiroir ; à gauche, le tiroir des cadeaux, et choisissez-moi un chapelet ; mais un vrai, sérieux, solide, pas trop gros pourtant. . . . que vous m'enverrez par la poste, afin que je fasse toucher à Notre-Dame d'Arcachon. Désormais, ce sera *mon* chapelet, pour la vie, et je veux qu'il vienne de vous. Je vous expliquerai. C'est Bernard qui m'a fait un sermon presque aussi beau que les vôtres, Bernard, mon marin. Enfin, je vous raconterai tout à ma première visite. J'attends mon chapelet. Il me tarde de le dire pour vous. — Votre Congréganiste. .

“ P. S. — Mettez-y beaucoup d'indulgences ! ”

Et il est là, sur ma table, le chapelet d'Arcachon, *mon* chapelet ! Un peu défraîchi, un peu usé : il a roulé dans tant de poches, habité tant de costumes, uniformes de Tivoli, gilets d'étudiant, tuniques de Polytechnicien, dolmans d'officier, jaquettes de pékin. . . . Je l'ai égrené dans ma chapelle de collège, et sur les boulevards déserts des banlieues, à Montmartre et à Lourdes, près du cercueil de ma mère et devant le berceau de ma fillette. Il a entendu, il a traduit à la Vierge mes cris d'angoisse et de confiance, mes confidences de tristesses et mes actions de grâces. A chacun de ses grains s'attache un souvenir, chacune de ses médailles est une relique. . . .

Bernard, vous aviez raison ! Il y a longtemps que vos idées sont devenues “ des idées à moi ”.

CHRONIQUE

ROME

Le 21 juillet dernier, la S. Congrégation des Rites se réunissait au Vatican pour discuter la cause de la béatification du vénérable P. François Capillas, premier martyr dominicain en chine. Le lendemain 22, N. S. P. le Pape ratifiait les délibérations de la S. Congrégation, et le dimanche 2 août, il était donné lecture publique du décret relatif à la béatification solennelle du Frère Prêcheur martyr.

Le 29 juin, en la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, le R^{me} Père Général bénissait la première pierre du *Collège international dominicain de Saint Thomas d'Aquin*, grand couvent d'études pour les religieux de l'Ordre entier. Selon la coutume, on scella dans la pierre le tube de métal qui renfermait le parchemin sur lequel était l'inscription commémorative ; celle-ci était l'œuvre du R. P. M. Kaiser, Postulateur général de l'Ordre.

MISSIONS DES PHILIPPINES

La province dominicaine du très Saint Rosaire aux Philippines, illustrée par un si grand nombre d'héroïques martyrs, possède des missions au *Tonquin*, dans l'*Empire Chinois*, au *Japon* et dans l'île *Formose*.

Voici l'état de ces diverses missions à la fin de l'année 1907.

Elles comprennent :

I. — 146 missionnaires dominicains, presque tous fils de la province des Philippines.

II. — Des vicariats *provinciaux* répartis comme suit :

3 Au Tonquin ;

2 Au Japon et dans l'île Formose ;

4 Dans l'Empire Chinois.

III. — Les baptêmes administrés pendant l'année 1907 se répartissent comme suit :

2,044 — Aux adultes.

19,462 — Aux enfants.

Et plus de 124,844 administrés à *l'article de la mort* à des enfants issus de parents païens.

Ces missions réunies possèdent :

IV. — 364,927 Chrétiens baptisés.

V. — 50,000 Catéchumènes environ.

VI. — Plus de 163 écoles pour garçons et filles.

VII. — 7 séminaires où le clergé indigène est formé à la science sacrée et à la piété.

VIII. — 6 collèges où se préparent les catéchistes à l'exercice de leurs fonctions.

IX. — 21 Orphelinats de la *sainte Enfance*.

X. — 6 hôpitaux pour vieillards, lépreux et autres infirmes.

Durant cette année 1907, nos frères ont pu goûter les avantages de la paix dans l'exercice de leur ministère. Ils s'en réjouissent et prient Dieu d'accorder longtemps encore à ces pays la tranquillité.



PRÉDICATIONS

OTTAWA, St Jean-Bapt. fête du Rosaire.....	R. P. GRANGER.
Réunion du T. O. franç.....	T. R. P. LANGLAIS.
" " " angl.....	T. R. P. GILL.
CLARENCE CREEK, fête du Rosaire.....	R. P. M. MARION.
METCALFE, retr. angl. 27 sept. au 4 oct.....	T. R. P. GILL.
MONTRÉAL, Notre-Dame, retr. aux Dames, 18 au 22	R. P. LAMARCHE.
Cathédrale, 25 au 30.....	R. P. LAMARCHE.
ST-HYACINTHE, Notre-Dame, fête du Rosaire.....	R. P. ROULEAU.
Mois du Rosaire.....	LES PP. DU COUVENT.
Quar. Heures.....	R. P. THÉRIAULT.
Réunion T. O.....	T. R. P. COTÉ.
Hôtel-Dieu, retr. aux Dames de Char. 11 au 15	R. P. LAMARCHE.
Retr. au juvénat St Joseph.....	T. R. P. COTÉ.
Retr. au pension. de la Présent.....	R. P. LAFERRIÈRE.
SOREL, retr. au Mont St Bernard.....	R. P. BROUSSEAU.
Retr. des Dames et jeunes filles, 27 s. au 8 oct.	R. P. BROUSSEAU.
ST-PIE, fête du Rosaire.....	R. P. BOISVERT.
ST-LIBOIRE, visite de la Confr.....	R. P. BOISVERT.
STE-SABINE, retr. du 27 sept. au 4 oct.....	T. R. P. COTÉ.
WATERLOO, retr. du 8 au 13.....	T. R. P. LANGLAIS.
ST-DAMASE, triduum du 15 au 18.....	T. R. P. LANGLAIS.
ST-GEORGES DE WINDSOR, Quar. Heures.....	R. P. DOUCET.
QUÉBEC, Hôtel-Dieu, profession.....	R. P. MIVILLE.
St Malo, fête du Rosaire.....	R. P. GAUVREAU.
LÉVIS, St Joseph, collège.....	R. P. COUET.
CAP ROUGE, érection du Rosaire.....	R. P. ROY.
DESCHAMBAULT, retr. au pensionnat, 7 au 11.....	R. P. ROY.
ST-RAYMOND, retr. du 30 sept. au 5 oct.....	R. P. MIVILLE.
ST-PAMPHILE DE L'ISLET, Quar. Heures.....	R. P. DUPRAS.
ST-ELEUTHÈRE, triduum Euchar.....	R. P. MIVILLE.
FRASERVILLE, retr. aux Dames.....	R. P. ROY.
Retr. des enfants.....	R. P. MIVILLE.
DÉTROIT, MICH., mission franç.....	T. R. P. COTÉ.
ELK RAPIDS, MICH., mission franç.....	T. R. P. COTÉ.
GRAND HAVEN, MICH., mission franç.....	T. R. P. COTÉ.
SAGINAW, MICH., mission franç.....	T. R. P. COTÉ.